

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES. } No. 46, Rue Grant, St. Roch.
} No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie, au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a sept et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste ne monteront à cinq shellings par année. On n'envoie pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. B. JINGIN, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANTOINETTE, Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal. — Chez Mr. JONAS BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières. — Chez M. OUVRIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3.

Quebec, 25 Octobre, 1841.

No. 84.

MELANGES.

LES CAVES À MARGOT.

Par obéissance, André prit les vingt sous en disant — Merci, père. Le vieillard continua.

— Tu te divertiras avec tes amis.

— Oui, père.

A la bonne heure. Il faut qu'un garçon qui a bien travaillé toute la semaine, s'amuse un peu le dimanche, quand il a rempli ses devoirs de bon chrétien. Je ne te recommande pas d'être sage, tu l'as toujours été et ne cesseras jamais de l'être. Embrasse-moi, mon gars, et fais ce que je te dis.

André embrassa son père avec affection, le soir il alla tourner autour des joueurs de boules, et, malgré leurs amicales invitations, il ne joua pas. Il alla sous le vieux ormeau admirer la danse d'Aliné qui voulait bien, à défaut de plus dignes d'elle, partager les amusements des villageois et recevoir, comme disent les dames de cet état, dans les opéras comiques et les romans, les hommages simples et affectueux de ces bonnes gens, mais il ne dansa pas. Le soir il rentra, dans sa situation d'esprit ordinaire et faisant, pour paraître gai et dans le but de contenter son père, les efforts, qui

grimâgnaient d'une manière douloureuse sur son visage pâle et maigri.

La jeune pensionnaire continua, tout le temps qu'elle demeura à Saulge, à lui chanter des romances, à lui donner des pas de ballet et à déployer pour lui enlever son repos, son bonheur, tous les moyens de séduction que lui avaient enseignés ses romans et auxquels ajoutaient d'un jour à l'autre ses propres inspirations. Enfin après trois mois de séjour, s'étant complètement rétabli au village, M. Dubuisson annonça le dessein de retourner à Paris reprendre dans son bureau sa place accoutumée.

Cette résolution frappa André d'étonnement et de douleur. Dans son enchantement presque continu, il s'était accoutumé à regarder la famille étrangère comme fixée pour toujours à Saulge, et ne pensait pas qu'Aline dût jamais en partir. Ce qui ajoutait encore à son affliction fut d'entendre la jeune folle pousser un cri de joie en apprenant la nouvelle d'un prochain départ, de la voir en faire les apprêts en chantant, en cabriolant, courant péle-mêle dans sa malle et ses cartons, ses linges, ses fichus, ses colerettes, ses robes et tous les ajustemens à son usage, puis, comptant sur ses doigts les jours qu'elle avait à passer au village, en manifestant une impatience mutine qui le désespérait.

Enfin le jour de la séparation arriva. Aline, triomphante et radieuse, sauta plutôt qu'elle ne monta en voiture; puis, quand elle eut pris place, dit par la portière au pauvre André, qui était là tremblant de tous ses membres et s'efforçant de retenir ses larmes :

— Je ne vous fais pas d'éternels adieux, car je compte bien vous revoir un jour à Paris.

Elle n'avait pas fini ces paroles, accompagnées du regard et du sourire les plus insidieux, qu'à l'excitation du cocher, les voyageurs partirent entraînés vivement par quatre chevaux jennes et vigoureux.

Quand M. Dubuisson fut parti avec sa famille, André devint plus mélancolique et plus taciturne que jamais. Il remplissait bien ses devoirs comme à l'ordinaire, mais sans entraîn, sans gaieté, sans presque rompre le silence, tant que durait la journée, et avec un air d'affaissement qui faisait peine à voir. Comme les clefs de l'habitation désertée par son maître avaient été laissées chez le vieux Personneau, afin que son fils allât de temps en temps en ouvrir les fenêtres pour y renouveler l'air, celui-ci avait tous les jours un prétexte pour s'en servir. La première fois qu'il entra dans cet appartement, qu'il avait vu si animé par la présence de la jeune folle, et qu'il trouva si abandonné et si triste, son cœur se serra et des larmes lui vinrent aux yeux. Apercevant, dans un coin de la chambre d'Aline, le siège sur lequel elle s'asseyait ordinairement, il s'en approcha à petit pas et baisa avec amour le dossier qui avait soutenu sa jolie tête. Rencontrant son piano, il l'ouvrit, posa le doigt sur une touche, et le son qui jaillit de l'instrument le fit tressaillir. Il crut voir les doigts mignons de la pensionnaire courir sur Pâhène et Pivoire; il crut entendre les accords qu'elle avait si souvent répétés, et, effrayé de cette vision, il détourna la tête, mais ce fut pour courir un autre danger. Il vit la couchette d'acajou qui recevait la jeune personne à la fin de chaque journée. Cette couchette ne supportait que le sommier et les matelas; son imagination y replça des draps, une couverture, l'entoura des blancs rideaux de mousseline brodée qu'il y avait vus, et y étendit la séduisante parisienne, dormant, rose et blonde, d'un sommeil égal et paisible. A cette nouvelle vision enfantée par lui-même, il sentit, comme cela ne lui était point encore arrivé, courir son sang et battre son cœur. Il s'ensuit de cette chambre dangereuse et entra dans celle de M. et Mme Dubuisson; là il vit, suspendu au-dessus d'une commode, le portrait récemment peint de leur fille. Il se mit à genoux devant, et, dans sa naïveté villageoise, récita les prières qu'il avait l'habitude de faire au pied de l'autel de la Vierge. Après l'avoir terminées par un signe de croix, il quitta la maison, en ferma soigneusement les portes; et, en s'en revenant, se promit bien de ne jamais rentrer dans ce lieu, qui lui faisait à la fois tant de plaisir et tant de mal.

On sait ce que valent les promesses des amans et les sermens des buveurs. Tous les jours, se créant des prétextes ou poussé par une puissance surnaturelle, il se rendait dans la chambre d'Aline, y restait une heure, regardant autour de lui avec

amour et douleur, n'osant s'asseoir dans le fauteuil de celle qu'il voyait, quoique absente, marcher et danser devant lui, puis se retirait en se promettant, avec solennité de n'y plus revenir. Un état de surexcitation si pénible et si violent ne pouvait pas se prolonger sans exercer une fâcheuse influence sur la santé de celui qui l'éprouvait. Aussi André palissait et maigrissait de jour en jour. Enfin son père, alarmé pour lui et craignant qu'il ne fit une maladie, manda le médecin, espérant qu'il guérirait des aveux qu'il ne pouvait pas obtenir lui-même.

Le médecin, après avoir tâté le pouls au jeune homme et lui avoir demandé s'il éprouvait des douleurs quelque part, ne tarda point à reconnaître que ce n'était point une maladie physique, mais une grave indisposition morale qu'il avait à traiter. Ayant fait cette découverte, il chercha à savoir en quoi consistait cette indisposition, et, à cet effet, pressa le malade de questions qui furent longuement inutile. Enfin forcé dans son dernier retranchement, André lui répondit, après un quart d'heure d'un silence obstiné et presque impoli :

— Je m'ennuie.

— Pourquoi cela ? demanda le médecin.

— Je ne sais.

— N'êtes-vous pas dans votre pays natal ?

— Oui.

— Avez-vous des ennemis dans le village ?

— Non.

— Votre père n'est-il pas bon pour vous ?

— Il est excellent.

— N'avez-vous pas autant d'ouvrage qu'il vous en faut pour vous occuper, ou vous distraire ?

— Oui !

— Que désirez-vous donc ?

André ne répondit rien.

— Je voudrais aller à Paris.

— Y faire un voyage ?

— Y demeurer.

— Y demeurer ! pourquoi ?

— C'est une si belle ville !

— Il est vrai.

— On y voit de si belles choses !

— Dont on se lasse vite. Je sais ce qu'elles valent ; je les ai vues.

— Tout le monde y est bien habillé ; on y va en voiture, on y fréquente les bals, les spectacles...

— Oui, quand on est riche.

— Plait-il ?

— Je vous dis quand on est riche.

— Est-ce que tout le monde ne l'est pas à Paris ?

— Non, sans doute. Il y a des pauvres plus encore qu'ailleurs.

— Il y a des pauvres à Paris ?

— Beaucoup ! beaucoup.

— Des pauvres, qui ne sont pas bien habillés, bien nourris, qui ne vont pas en corrosse.

— Il y en a qui n'ont ni pain, ni vêtements, et qui manquent même de chaussure pour aller à pied ?

— Il y en a beaucoup de ceux-là ?

— Quatre-vingt mille peut-être.

On ne m'avait pas dit cela, et, pour vivre à Paris, y porter de beaux habits, aller à la comédie en corrosse, il faut être bien riche ?

— Il faut l'être excessivement, il faut avoir des trésors.

La suite au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 25 OCTOBRE, 1841.

PREFACE

DES CHAPITRES QUE NOUS NOUS PROPOSONS DE CHANTER
A MONSIEUR BAGOT.

A l'approche de sir Chs. Bagot nos citoyens semblent sortir un peu de la désespérante apathie où les avait plongés le règne de monsieur Thomson si plein d'amères rebuffades pour notre ville. Il est toujours bon de voir que les Québécois, malgré leur proverbiale innocence, veulent profiter un peu des leçons du passé. Ils ont sifflé Thomson, et lui, pour se venger dignement de cette réception beaucoup trop ornithologique, leur a soufflé le siège du gouvernement; aujourd'hui Monsieur Bagot (oh le vilain nom!) n'est pas encore arrivé qu'on s'occupe déjà de le féliciter. Sous de certains rapports nous approuvons assez cette conduite; car tous les bons moyens sont bons pour nous tirer de l'impasse où le défunt Poulet nous a poussés. C'est seulement parceque nous savons que nous allons avoir affaire à un diplomate, que nous approuvons un peu les flatteries que l'on va lui jeter au nez, les génuflexions, les saluts pour lesquels on graisse déjà les meilleure échines, car nous savons qu'il faut donner du foin aux chevaux, des chardons aux chameaux, du sucre aux petites demoiselles et de l'argent aux gros magistrats; sans cela nous monterions sur notre tribune démagogique et nous chanterions à ce propos une gamme un tant soit peu différente. Afin que chacun puisse bien comprendre ce que nous prétendons dire par ce qui précède, nous allons tracer ci-après deux modèles d'adresses différentes, selon les gens qui devront les présenter. Par exemple si nous étions secrétaire de l'assemblée qui s'est tenue Samedi, et qui fut convoquée à la demande de l'élite des grosses têtes et des grosses bourses de la ci-devant capitale du ci-devant Bas Canada, voici à peu près comment nous lui adresserions la plume:—

« Nous, les citoyens de la bonne ville de Québec, reconnus par notre profonde loyauté, par un attachement sans bornes à la domination de notre souveraine, et mus par un profond sentiment d'admiration pour les talents, les vertus la renommée de votre Excellence, venons mettre à vos pieds l'expression de notre joie, de notre satisfaction pour la faveur que notre très-gracieuse reine a bien voulu nous faire en vous chargeant de la noble et importante tâche de la représenter parmi ses peuples de l'Amérique Britannique Septentrionale. Nous profitons de la première occasion qui se présente pour offrir à Votre Excellence l'assurance de notre coopération la plus empressée aux actes de son gouvernement, et pour émettre en même tems le desir général de la voir se fixer parmi nous d'une manière permanente. Nous prions votre Excellence d'observer que l'on jouit à Québec d'une salubrité que Kingston est loin d'offrir, et du spectacle imposant de la nature grandiose agreste, pittoresque, riante sévère tour à tour; que de

tems immémorial elle fut la capitale du pays ; qu'elle seule peut vous accorder un hospitalité digne de vous. Comme les convenances l'exigent, nous ne reviendrons par sur le démérite des morts et nous ne ferons par conséquent aucune remarque sur le prédécesseur de votre Excellence avec lequel nous éviterons de la comparer, quoiqu'une telle comparaison serait bien propre à faire ressortir avec un brillant avantage l'heureuse différence qui vous distingue de la classe des hommes corrompus à laquelle vous avez le bonheur de ne point appartenir et dont il était l'un des principaux ornements. Ayant ainsi exprimé en peu de mots tout ce que nous éprouvons d'espoir en vous, de reconnaissance envers notre gracieuse reine, nous nous empressons de faire des vœux pour que la Providence veuille sur vos jours et protège vos entreprises. Croyez, sir, que nos paroles sont désintéressées et que nous ne cesserons de prier.

Voilà les paroles banales que nous aurions jetées à notre nouveau gouverneur si nous avions été l'organe d'une partie intéressante et intéressée de notre population, paroles qu'aurait facilement excusées l'étrange position dans laquelle nous a laissés le dernier chef de notre administration. Mais voici de plus comment nous nous exprimerions si nous n'avions que nos propres penchans à suivre, si nous ne devions consulter que le respect des principes au lieu des principes du respect, que l'intérêt des principes au lieu des principes de l'intérêt : —

« Monsieur Bajot, vous voilà arrivé ; nous vous en félicitons sincèrement ; car il est fort heureux pour vous d'avoir échappé aux dangers du vent, de l'eau, du feu, des requins et des autres inconvénients attachés aux voyages maritimes ; mais, sauf meilleur avis, vous avouerez qu'avant de nous congratuler nous-mêmes sur votre venue nous ferons bien d'attendre que vous nous ayez montré quelles sont vos vues, vos intentions, vos instructions. Nous vous présentons franchement la main ; mais en la serrez pas trop fort, n'abusez pas de la permission d'être poli ; car, voyez-vous nous ne frayons pas avec le premier venu ; nous aimons à connaître un peu notre monde avant de lui ouvrir nos portes et nos cœurs et, faut-il vous le dire, nous ne vous connaissons ni d'Eve ni d'Adam ; nous ne savons pas quels talents, quelles vertus nous devons célébrer en vous, attendu que vous nous tombez des nues (sans avoir rien de bien angélique.) Nous n'avons point encore lu votre nom ni dans l'histoire contemporaine, ni même sur les gazettes ; nous ne savons point si vous avez écrit quelque beau livre, remporté quelque grande bataille, inventé quelque belle machine, imaginé quelque bonne loi, gouverné des provinces ou bien conduit votre ménage. — Bagot... Bagot... Connais pas, connais pas.

Savez vous ce qu'on nous dit de vous ? Eh bien on répand le bruit que vous êtes diplomate ! un diplomate de soixante-quatre ans ! Par hasard vos amis auraient-ils cru vous recommander par ce titre ? Mais sachez donc que nous annonçons ainsi votre arrivée, c'est nous dire : Garde à vous, canadiens, nous vous envoyons le plus rusé coquin dont nous puissions nous passer pour le moment ; il a fait des prouesses en Russie et en mille autres contrées étrangères ; il a trompé au nom de l'Angleterre cinquante nations diverses ; il a joué avec son visage, avec sa conscience, avec sa parole ; il n'a foi ni loi, c'est un Talleyrand, un Fouché, moins l'illustration, moins la renommée. Prenez garde, canadiens, nous lâchons sur vous un diplomate !

Mais, Monsieur Bagot, nous voulons bien, en considération des malheurs passés, oublier votre vocation habituelle et mettre encore en vous notre confiance. Non pas une confiance sans bornes, bien entendu, car nous avons été trop sou-

vent les victimes de la bonne opinion que nous avons de vos prédécesseurs : mais un éconnaissance qui nous portera tout simplement à ne point vous condamner avant de vous trouver coupable. C'est là tout ce que nous pouvons faire pour vous et c'est bien assez si l'on considère les choses des têmes passés. Par exemple soyez bien assuré que nous vous tiendrons compte ample et fidèle de vos bienfaits.

A présent que nous vous avons expliqué ce que vous devez attendre de nous, de la manière brusque et franche qui convient à des hommes vivant sur une terre où le spectacle d'une liberté presque universelle rend particulièrement chatouilleux et difficile en matière de domination étrangère, nous voulons bien vous donner quelques avis qui ne vous seront peut-être pas inutiles, à vous que le contact des coeurs et de la corruption enrichie de diamants et de galons d'or a sans doute blasé sur les qualités droites et sensibles du cœur humain. Songez que sous notre zone glacée l'homme est condamné à un travail presque incessant qui ne lui laisse que le têmes de remplir les devoirs moraux du citoyen ; ici le peu de mauvaises passions auxquelles notre peuple peut se livrer ne lui viennent que des grands transatlantiques de votre espèce qui, habitués qu'ils sont à traiter avec des gens corrompus, commencent par nous communiquer le venin fatal afin de pouvoir ensuite nous traiter à leur guise. Mais, inhabiles médecins, ils ne peuvent arrêter le mal qui gagne jusqu'à leur propre entourage, les domine et les fait tomber au bruit des malédictions et des huées de ceux qui attendaient tout de leurs talents et de leur bonne volonté.

Mais, monsieur Bagot, vous nous arrivez dans la circonstance la plus favorable pour votre réputation. Vous venez en Canada après le plus mauvais gouverneur qui jamais ait mis le pied sur notre sol. Il faut que vous fassiez peu de bien pour faire mieux que lui ; il faudrait que vous fissiez bien du mal pour faire pire. Ainsi donc, monsieur Bagot, soufrez que nous vous indiquions une ligne des plus faciles, un guide àne des plus sûrs : Etudiez soigneusement les actes et la conduite de monsieur de Sydenham et après cela faites tout le contraire, vous serez certain de contenter le plus grand nombre. Quand il s'agira d'élections, laissez le peuple nommer tranquillement ses députés. Quand il s'agira d'un emploi à donner, cherchez celui qui le remplira le mieux ; payez les services du mérite et non pas le mérite des services. Ne dites pas c'est un *anglais*, un *écossais* un *fiançais*, un *irlandais* : mais c'est un *canadien*, (car tout habitant du Canada est bien un canadien) un canadien honnête et habile, c'est à lui qu'appartient l'emploi car c'est lui que la voix populaire aurait désigné, *Quis nul ne soit en office s'il n'est agréable au peuple* ; car monsieur Bagot, c'est bien le peuple qui paie, n'est-ce pas, vous devez avoir appris cela dans le cours de vos renarderies ?

Lorsqu'il sera question d'argent à dépenser ou à prélever, laissez encore la voix du peuple prendre la souveraineté, puisque c'est lui qui le premier souffre des abus et qu'il ne jouit que bien rarement des avantages le plus souvent problématiques qu'on en retire.

Laissez à chacun parler la langue qui lui plaît le plus. Permis à vous par exemple d'employer avec nous un langage assez franc, assez doux, assez enchanteur même pour nous faire desirer de pouvoir vous entendre et vous répondre ; liez-nous ensemble et au char de votre souveraine par l'amitié, par la reconnaissance et soyez sûr que l'intérêt, c'est-à-dire l'amour du bien être, de la paix fera bientôt le reste.

Surtout, ne venez pas, comme votre prédécesseur, au milieu d'une population

sage et morale, montrer l'exemple de la dépravation ; heurter de front ce que vous et vos pareils appellent peut-être des préjugés ; mais que nous révèrons comme sacré. Pardonnez notre ignorance ; voyez-vous, nous ne sommes guères éclairés que sur nos devoirs (puissiez-vous en dire autant un jour de votre savante nation anglaise.)

Tenez, monsieur Bagot, malgré toute votre finesse, malgré cette diplomatie tant vantée mais dont les sophismes échoueront long-tems encore devant le sens droit de l'intérêt et l'amour pur de l'indépendance qui, en Amérique, se glissent dans le sang de l'enfant avec l'air, avec l'eau, avec la chair dont il se nourrit, le dernier, le plus simple d'entre nous serait un meilleur chef, un guide plus habile, un maître plus respecté que vous ne le serez jamais avec des croix, des médailles, des titres, de l'argent et des paroles mielleuses. Nous sommes blasés sur tout ce clinquant qui vous fait trop ressembler aux histrions de nos cirques qui emportent notre argent en échange des culbutes, des pirouettes et des sauts plus ou moins périlleux dont ils ont un instant ébloui nos regards. Voyez-vous, monsieur, pour être le meilleur gouverneur que nous ayons eu de long-tems, il ne faut simplement qu'être juste, bon, impartial et ferme, tâche qui semble difficile au premier abord mais qui ne demande que du sang froid, de la bonne foi et de la bonne volonté. Mettez de côté les préjugés qu'on vous aura peut-être inculqués d'avance ; essayez de nous connaître en nous étudiant de près, acceptez la main que nous vous tendons et soyez sûr que nous gagnerons mutuellement à la connaissance.

A propos, monsieur, si vous vous êtes un peu occupé de nos affaires, vous savez que beaucoup de nos frères sont absents ; les uns sont libres ;...libres de ne pas revenir dans leur patrie ! les autres sont couverts de chaînes, sans amis, sans parents, bien loin, bien loin, de l'autre côté du monde, confondus avec des assassins, des vôleurs, des faussaires, des fratricides, et cependant, eux, ils sont bons citoyens, bons pères, amis fidèles, fils dévoués, hommes laborieux ! mais... savez-vous ce qu'ils ont fait ? Ils eurent le cœur trop haut placé ; ils avaient dans le sang un peu trop de cette noble chaleur que l'égoïste ne connaît pas ; ils furent trop tôt impatients ! et pour comble de crime.....ils furent les plus faibles ! S'il vous reste avec votre diplomatie, un peu de pitié, à défaut de pitié, un peu de raison, vous commencerez par nous rendre nos frères. Avant ce grand acte qui a le double avantage d'être à la fois humain et politique, nous ne pouvons vous écouter, nous ne daignerons pas vous parler. Alors vous pourrez, si vous l'aimez mieux, suivre la trace de vos devanciers, couper, tailler dans nos institutions, nous écraser, nous torturer jusqu'à ce que la Providence et la bonté de notre cause nous donnent la force et les moyens de trouver un meilleur sort. Vous avez dans vos mains la verge du despotisme et la branche de l'olivier. Nous choisirons cette dernière si notre honneur n'y doit rien perdre, sans quoi nous accepterons l'autre que nous connaissons depuis si long-tems.»

Voilà ce que nous dirions, nous *Fantasque*, si nous étions député par la masse du peuple auprès de son excellence notre nouveau gouverneur-général ; mais comme nous ne sommes rien qu'un pauvre et obscur spectateur des folies humaines, nous nous contentons de rire dans la barbe de notre plume de la petitesse des grands de la terre et de la grandeur des petits.

Nos lecteurs verront par les avertissements de ce jour que la seconde représentation des Amateurs Typographes, annoncée pour ce soir, n'aura lieu que Jeudi

prochain. Ceux qui desiront voir prospérer le théâtre de société à défaut de compagnies régulières, seront bien d'aller encourager de leur présence les jeunes amateurs à leur soirée qui sera la dernière qu'ils pourront donner cette année.

Le *Calendrier du Canada* que publient messieurs W. Cowan et fils et qui se trouve maintenant en vente, selon l'annonce d'autre part, est, sous le rapport typographique, ce qu'on a peut-être publié de mieux en ce genre dans le Canada; c'est un véritable ornement pour un comptoir ou un magasin. Quant aux matières qui le composent, nous croyons qu'elle laissent peu à désirer et que rien n'a été négligé pour les rendre aussi complètes et aussi utiles que possible.

Sous presse et à vendre par W. COWAN ET FILS, No. 11, rue St. Jean, Haute Ville.

LE CALENDRIER DU CANADA POUR 1842 imprimé sur beau papier et en beaux caractères. Le calendrier du Canada au sur plus de Evénemens chronologiques et historiques, des saints patrons, des solennités de l'Eglise et des informations ordinaires du Calendrier contient une liste du Clergé catholique du diocèse de Québec, des Magistrats, Avocats; Notaires, Medecins, résidant dans la Cité, les noms des principaux officiers militaires, Civils et publics, l'organisation de Tribunaux judiciaires, de la Municipalité, des Banques, des assurances contre le feu et des termes des cours de justice.

6

THEATRE ROYAL.

SECONDE ET DERNIERE SOIREE

Des Amateurs Typographes.

JEUDI, 28 OCTOBRE, 1841.

LE SPECTACLE COMMENCERA PAR

LES FILS DU REMPAILLEUR.

Comédie-Drame en deux Actes.

L'OURS ET LE PACHA,

Folie en un Acte par Scribe.

Le spectacle sera terminé par

TONY

OU

LE MARCHAND DE CANARDS.

Comédie en deux Actes.

EDOUARD TIVIERGE,

MARCHAND TAILLEUR,

Rue du Pont, No. 11, Faubourg St. Roch, Québec.

Informe respectueusement ses amis et le public en général qu'il a maintenant en vente un assortiment très considérable et des plus soignés de marchandises de goût et utiles dans son genre d'affaires telles que toutes espèces de draps de pilote, de castor, draps imperméables, casimirs de toute espèce pour pantalons, ainsi que des patrons de vestes d'été et d'hiver. Il se charge de exécuter avec soin, promptitude et à bas prix tous les ordres dont on voudra bien le favoriser.

A vendre des CASQUES à la PRINCE ALBERT dans les dernières goûts première qualité en South Seal Skin (Joup marin du sud) à des prix très-modérés.

Il a aussi besoin de 4 ou 5 ouvriers sobres et laborieux auxquels ils donnera constamment du Pourrage et des prix avantageux.